

# GENÈVE ET LYON, CAPITALES BURGONDES

CHARLES BONNET  
JEAN-FRANÇOIS REYNAUD

Ces deux cités sont bien représentatives de ces capitales de royaumes barbares où se superposent deux pouvoirs et où se côtoient deux peuples. Nous verrons aussi comment dans ces deux villes, l'une ancien *uicus*, l'autre ancienne capitale des Gaules, le pouvoir politique et le pouvoir religieux étaient étroitement imbriqués. Mais les textes ne traitent qu'indirectement du pouvoir politique et l'essentiel des fouilles porte sur les églises ou sur l'habitat et non sur les résidences royales.

Pour bien comprendre le rôle respectif de Genève et de Lyon, il faut rappeler qu'en 443 les Burgondes ont été installés comme fédérés en *Sapaudia*, dans un territoire qui couvre la Savoie et le Bugey, la Suisse romande (en particulier le canton de Genève, le pays de Vaud et une partie du Jura). Gundioc puis Hilpéric résident à Genève, comme le montre la visite du moine Lupicin à ce dernier (Grégoire de Tours, *VP* I, 5). Les Burgondes se montrent de fidèles alliés de Rome et participent aux victoires contre Attila et contre les Suèves (campagne dirigée par Gundioc et Hilpéric). Grâce au vide politique laissé par le départ de l'empereur gaulois Avitus, grâce à l'appui des Wisigoths et de l'aristocratie gallo-romaine, ils accroissent leur puissance et leur territoire en Lyonnaise et en Viennoise, tout en gardant peut-être encore leur

statut de fédérés. Ils s'installent définitivement à Lyon dans les années 470-474, à Die et à Vaison avant 474, et à Langres avant 485. C'est avec Gundioch vers 469, puis avec Hilpéric, que le chef barbare prend le titre de roi et s'installe à Lyon, c'est-à-dire détache son *regnum* de la *Res publica Romana*. Après lui, Gondebaud (roi vers 480-516) joue un rôle à l'échelle de l'Empire. Second puis successeur de Ricimer, il fait et défait les empereurs, comme Olybrius qui lui accorde le titre de patrice, et un peu plus tard Glycerius.

Du côté barbare, la coutume rapportée dans les *Nibelungen* fait de l'aîné, le roi et du cadet ou de l'héritier, le vice-roi. Dans une phrase ambiguë H. Wolfram déclare que, à l'inverse des Mérovingiens qui se partageaient réellement le territoire, les Burgondes conservaient l'unité du *regnum*, tout en dotant les rois punés de territoires délimités et de résidences (WOLFRAM, 1995, p. 28). Cette dualité a été sans aucun doute à l'origine de conflits familiaux allant jusqu'au meurtre de Godegisèle à Vienne et d'Hilpéric II, frères de Gondebaud. Après la conquête de Lyon, chef-lieu de province, le roi Hilpéric puis Gondebaud s'installent à Lyon et le vice-roi à Genève, comme Godegisèle ou plus tard Sigismond. Gondebaud est l'aîné de trois frères: Godomar réside à Valence mais on n'en parle plus et Hilpéric à Vienne où il se retranche au moment de son conflit avec son frère Gondebaud. Grégoire de Tours y mentionne également un palais (*Hist. Franc.*, II, 34). De là vient la tradition qui fait également de Vienne une des capitales du royaume.

Il faut en fait distinguer les coutumes germaniques qui placent un membre de la famille royale à la tête du peuple burgonde et ce même personnage vu par les Romains qui le qualifient de *rex* (*dominus noster rex* pour Sidoine Apollinaire), de *germanus regis* (Ennode). Ils attribuent encore au chef burgonde le titre de *vir inluster*, de *tetrarcham nostrum*. Les titres de *magister militum* (lettre du pape Hilaire à l'évêque d'Arles) (DEMOUGEOT, 1979, p. 654) ou encore de *Galliae patricius* vont plus loin, car ils impliquent une appartenance à la romanité et un lien au moins officiel avec l'Empire. Gondebaud obtient même le titre de patrice de l'empereur d'Occident Olybrius, qu'il avait contribué à mettre sur le trône, et de *magister militum Galliarum* de l'empereur d'Orient Zénon. Ce dernier titre lui donnait le droit

de disposer des biens de l'Etat. Sigismond sollicite de l'empereur d'Orient Anastase le titre de patrice, titre héréditaire, affirme-t-il, dans la maison royale. L'empereur le lui accorde en raison des services rendus à l'Empire (Avit, *Epist.* 93; 94).

La notion de capitale est à la fois claire –c'est le lieu du pouvoir politique– et assez ambiguë, du fait de la juxtaposition de deux administrations. D'un côté le roi des Burgondes est le chef militaire de tous les hommes libres, pour lesquels la notion de capitale n'a pas de sens; le lieu de pouvoir est là où réside le chef, par exemple à Carouge, aux portes de Genève. Dans sa résidence, il peut édicter des lois comme la loi Gombette à Ambérieu-en-Bugey. Par ailleurs le roi, comme fondé de pouvoir de l'empereur, se place dans le cadre de l'Empire romain: la capitale est la capitale de la province. Les Burgondes s'installent donc là où se trouve l'administration romaine. La région se partageant entre plusieurs provinces, pourquoi avoir choisi la Lyonnaise plutôt que la Viennoise? Peut-être parce que Lyon est la capitale d'une province plus riche que la Viennoise et qu'elle a gardé une certaine aura, due à sa gloire passée. Quant au rôle de Genève, il s'explique par des raisons historiques, nous l'avons vu, mais sans doute aussi par des raisons économiques et sociales, qui ont valu à l'ancien *uicus* d'accéder au rang de cité à la fin du III<sup>e</sup> siècle. Si l'on en croit les fouilles anciennes et récentes, la région du Léman qui est la plus riche en nécropoles "burgondes" et la cité de Genève sont en plein essor, grâce à leur situation de carrefour.

Les contacts entre les Romains et les Burgondes ont été sinon toujours cordiaux, du moins assez étroits. Les barbares avaient besoin de l'administration romaine et nombreux ont été les Romains qui ont servi de conseillers aux rois burgondes. Syagrius, d'une grande famille sénatoriale est proche de celle de Sidoine Apollinaire (*Epist.* VII, 14) et ce dernier l'affuble du sobriquet de *Burgondio* pour avoir appris la langue des barbares et pour s'évertuer à apaiser leurs différends. Pantagathe deviendra évêque de Vienne. Alethius que l'inscription funéraire retrouvée à Charmes (Ardèche) qualifie de *genus egregium atque ordine princeps* tient une grande place dans la cité lyonnaise (COVILLE, 1928, p. 224). Gondebaud utilise les services d'Avit, de Laconius, juriste romain, d'Héraclius et d'Ansémond (DEMOUGEOT, 1979,

p. 666). De leur côté, les Romains avaient besoin des barbares pour faire régner la paix, paix aux frontières et paix sociale.

A la cour de Gondebaud, se côtoient Burgondes et Romains. La mode romaine semble l'emporter dans le domaine du costume et de la langue, la culture et le mode de vie des Romains conservant tout leur prestige. Quelques sénateurs se réfugient dans leurs domaines pour ne pas avoir à côtoyer des géants de six pieds qui sont par trop bruyants et sentent l'aïl (Sidoine Apollinaire, *Carmen* XII), mais on trouve encore à Lyon des personnes qui parlent un latin presque classique et savent rédiger un texte convenablement comme Sidoine Apollinaire ou le rhéteur Viventiole. Il en serait de même à Vienne avec Avit et le rhéteur Sapaudus ou encore avec Héraclius, précepteur et conseiller de Gondebaud. Mais Sidoine constate avec mélancolie en s'adressant à Sapaudus (*Epist.* V, 10) "que peu de gens, aujourd'hui, honorent les études".

La capitale suppose une résidence et un palais, sans doute de grands bâtiments, comme le *praetorium*, signalé à Lyon, dans un texte de Sidoine Apollinaire (*Epist.* IV, 20) ou la *regia* où sont accueillis les évêques du royaume en 499 (*MGH, auct. ant.* VI, 2, p. 163). Là se retrouvent les chefs burgondes, les *optimates* ou les *proceres* de l'aristocratie gallo-romaine, ainsi que les évêques de la région qui comme Avit de Vienne font de fréquents séjours à Lyon ou en tout cas suivent de près ce qui se passe dans la capitale. Mais comment reconnaître ces palais et où les situer, sans données textuelles précises et en l'absence de fouilles? Un atelier monétaire qui émet des sous d'or comme de petits bronze est attesté à Lyon. A Genève, une tradition tardive localise le *praetorium* près de la cathédrale. A Vienne, nous l'avons vu, un palais brûle à l'époque de Mamert. Mais les exemples de Carouge ou d'Ambérieu montrent bien que le roi pouvait aussi résider dans une *uilla* péri-urbaine ou carrément rurale.

La ville semble conserver encore une partie de ses équipements. Si l'on ne sait rien de l'époque de la destruction des théâtres ou amphithéâtres de Lyon ou de Vienne, des aqueducs de Lyon ou de Genève, on apprend que l'aqueduc de Vienne est encore en activité lors de la prise de la ville par Gondebaud (500-501) (Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* II, 33). La présence d'une alimentation du baptistère de Lyon par tuyaux de plomb suppose au moins un captage des sources de la colline. Enfin, si le pont

romain peut avoir subsisté à Vienne, on manque d'arguments précis pour Lyon et pour Genève.

La ville est aussi le lieu du pouvoir religieux qui, lui aussi, préexiste à l'arrivée des Burgondes. A Lyon comme ailleurs, l'épiscopat est aux mains de la classe sénatoriale, et l'union est étroite entre le roi et les grands évêques de Lyon, comme Patiens, proche d'Hilpéric et très apprécié par l'épouse de ce dernier, comme Avit de Vienne, proche de Gondebaud et de Sigismond, comme Maxime de Genève, proche de Sigismond. Les lettres d'Avit sont à cet égard de toute première importance et mettent en évidence le rôle grandissant des évêques comme conseillers des rois. Les évêques sont aussi les héritiers de la culture latine, même si le style des dédicaces est encombré de réminiscences bibliques ou classiques.

Dans le domaine édilitaire, les constructions de lieux de culte nouveaux sont le résultat d'une action conjuguée des évêques et des rois. On peut supposer une intervention active de la famille royale dans le domaine religieux. En fait, on ignore presque tout des églises ariennes. Une seule église de ce type est mentionnée à Vienne à l'occasion du conflit entre Gondebaud et Godegisèle (Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* II, 33). Ce dernier se réfugie alors dans la cathédrale des hérétiques, où il est tué en même temps que l'évêque arien; malheureusement la localisation de cette église n'est pas précisée.

Il faut aussi savoir qu'une partie de cette même famille était catholique: la femme d'Hilpéric I et ses deux filles, Clothilde et Sedeleube qui, d'après le Pseudo-Frédegair, allaient jusqu'à laver les pieds des pèlerins, la reine Carétène, sans doute femme de Gondebaud, ainsi que plus tard Sigismond, converti par l'évêque Avit et baptisé sans doute avant 507. Avit se plaît également à dire que Gondebaud commentait volontiers les textes chrétiens (DEMOUGEOT, 1979, p. 667). La princesse Sedeleube s'est singularisée par la fondation *in suburbano* du sanctuaire de Saint-Victor de Genève où furent transférées, sous l'épiscopat de Domitien, et sans doute peu avant 480 (BLONDEL, 1958, p. 211), les reliques de Victor, martyr de la légion thébaine, auparavant vénérées à Soleure. A Genève encore, Gondebaud est intervenu, mais dans un tout autre contexte. Après la lutte fratricide pour le pouvoir qui a sans doute provoqué l'incendie de la ville de Genève, et

après sa victoire sur son frère Godegisèle, Gondebaud procède à des reconstructions. Mais l'inscription en remploi dans une porte de la ville étant tronquée, l'on ignore, contrairement aux premières hypothèses, si ces travaux ont porté sur les remparts ou sur une basilique, alors peut-être la cathédrale nord. Certains ont même été tentés de voir dans cet édifice la basilique "incendiée par les ennemis" pour laquelle Avit écrit une dédicace (Homélie XIX, *Homilia dicta in dedicatione basilicae Genava quam hostis incenderat*). Le même évêque, à l'occasion de la dédicace d'une basilique située sans doute à Annemasse (Homélie XX), insiste sur les largesses de Sigismond envers les églises. Dans une autre lettre, écrite avant la mort de Gondebaud, il nous fait comprendre que Sigismond a déjà fait beaucoup pour l'orthodoxie (*Epist.* 27). Le même Sigismond qui avait déjà obtenu des reliques du pape Symmaque, lui demande des reliques de Saint-Pierre (avant 514). Et pourtant, Sigismond se brouille avec l'épiscopat après le concile de Lyon qui, entre 518 et 523, condamne pour inceste un de ses officiers. A Lyon, c'est la reine Carétène qui, d'après une inscription retrouvée au XVII<sup>e</sup> siècle, aurait fait construire, pour y abriter sa sépulture, une église dédiée aux Saints Anges, basilique identifiée comme l'église Saint-Michel d'Ainay.<sup>1</sup> L'action de la famille royale s'est encore intensifiée après la conversion de Sigismond, mais son intervention, conjuguée à celles d'Avit et de Maxime pour la fondation de Saint-Maurice d'Agaune, ne concerne plus les deux capitales, sinon par l'intermédiaire de leurs évêques; de même que la dédicace de l'église d'Annemasse, construite sur un ancien *fanum* (Homélie XX).

Si l'on aborde maintenant la topographie de ces deux villes d'un point de vue synthétique, il faudrait en préambule insister sur l'idée de continuité; les changements majeurs intervenant avant ou après l'époque burgonde. Une relecture des textes et les nouvelles données de l'archéologie ont aussi sensiblement modifié l'idée que l'on pouvait avoir à l'époque de L. Blondel qui parle de déchéance de la ville (BLONDEL, 1958, p. 234) et nous autorisent même à considérer la cité burgonde comme plutôt

1. Epitaphe de Carétène (LE BLANT, 60-61, n°26), connue de Spon au XVII<sup>e</sup> siècle et transmise par un manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle.

en phase d'expansion qu'en déclin; estimation bien sûr à nuancer par le fait que nos sources concernent surtout les édifices religieux alors que justement l'essentiel des dépenses édilitaires est affecté à ce type de bâtiments.

On doit également faire abstraction de l'idée trop rigide de la cité réduite à sa surface emmurée qui ne convient ni à Genève ni à Lyon. Ni à Genève où le tracé de l'enceinte semble avoir englobé le quartier du port, où les sites de Carouge et de Saint-Gervais viennent s'ajouter à la ville close, sans oublier les *uillae* péri-urbaines comme celle du Parc de La Grange. Ni à Lyon où l'existence même d'une enceinte n'a jamais été prouvée, où la présence d'une petite agglomération est possible à Saint-Just, où la rive droite de la Saône est devenue un des pôles de la ville, alors que la presqu'île subit de profondes modifications. On assimilerait volontiers la ville burgonde aux villes polynucléaires reconstituées à Trêves ou à Bonn pour le haut Moyen Age (BÖHNER, 1978). Des questions délicates, comme celle du lieu de résidence des Burgondes, seront discutées plus loin, en particulier pour Genève.

Une constatation s'impose: la région a profité de la paix relative. Tout au moins, peut-on le déduire du nombre des constructions ou reconstructions de cette époque dans le domaine religieux et de l'ampleur des basiliques urbaines ou suburbaines. Citons par exemple la cathédrale de Lyon d'après la description de Sidoine Apollinaire et les édifices mis au jour par les archéologues comme la basilique de Saint-Laurent de Choulans à Lyon, la cathédrale nord ou la basilique funéraire de Saint-Gervais à Genève, autant d'édifices remarquables par leur décor ou par leur taille qui atteint ou dépasse les 50 m de longueur, c'est-à-dire les dimensions des églises italiennes de la même époque. On peut supposer que les églises de Genève et Lyon ont été privilégiées par l'action conjuguée de la famille royale et de leurs évêques respectifs. Mais l'émulation a joué pour les autres cités du royaume comme Vienne avec les églises de Saint-Pierre, de Saint-Férréol et de Notre-Dame d'Outre-Gère ou comme Grenoble qui a également bénéficié d'un programme ambitieux comme l'ont prouvé les fouilles de Saint-Laurent et de la cathédrale de Grenoble.

### *Lyon, capitale burgonde*

Moins bien connue que celle de Genève, la topographie urbaine de Lyon est caractérisée par un déplacement de la population aux cours des siècles. Si l'on dispose de données archéologiques sur les origines de la ville chrétienne (REYNAUD, 1997), il est difficile de se faire une idée précise de la capitale burgonde.

#### La topographie urbaine

La ville romaine, née en 43 av. J.-C., sur la colline de Fourvière, s'est ensuite développée sur la presqu'île et sur les pentes de la Croix-Rousse, territoire fédéral. Les terres basses entre les deux cours d'eau voisins ont été protégées des inondations en particulier à l'emplacement de la place Bellecour actuelle, où des assainissements par des lits d'amphores ont été signalés. Les difficultés et les mutations du III<sup>e</sup> siècle sont très sensibles à Lyon, où les fouilles effectuées sur la colline de Fourvière, rue des Farges, au Verbe Incarné et à Saint-Just, ont montré un abandon de la ville haute ou plutôt un changement radical de fonction, puisque c'est la fonction funéraire qui va l'emporter pour attirer peut-être ensuite et à nouveau une population, certes réduite au départ. En contrepartie, la rive droite de la Saône, en bas de cette même colline de Fourvière, a été occupée après le comblement d'un bras de la rivière (fouilles de la place Adolphe Max, de la rue Tramassac et du groupe cathédral) (VILLEDEU, 1990; ARLAUD, 1994). L'habitat est dense à partir du III<sup>e</sup> siècle, le déplacement de la population étant peut-être dû à la recherche d'une meilleure situation par rapport aux voies de communication, fluviales en l'occurrence. Beaucoup reste à faire pour comprendre l'abandon progressif de la Croix-Rousse et l'évolution de la presqu'île (REYNAUD, 1996, p. 53-57). Si les premières fouilles du métro ont été un échec presque total, les fouilles récentes ont livré une masse de données impressionnante. La grande nouveauté provient de la fouille de plusieurs places (place des Célestins, place de la Bourse, place de la République et place des Terreaux)<sup>2</sup> qui ont mis en évidence une nouvelle poussée des cours d'eau dont

2. Fouilles de C. Arlaud, non publiées.



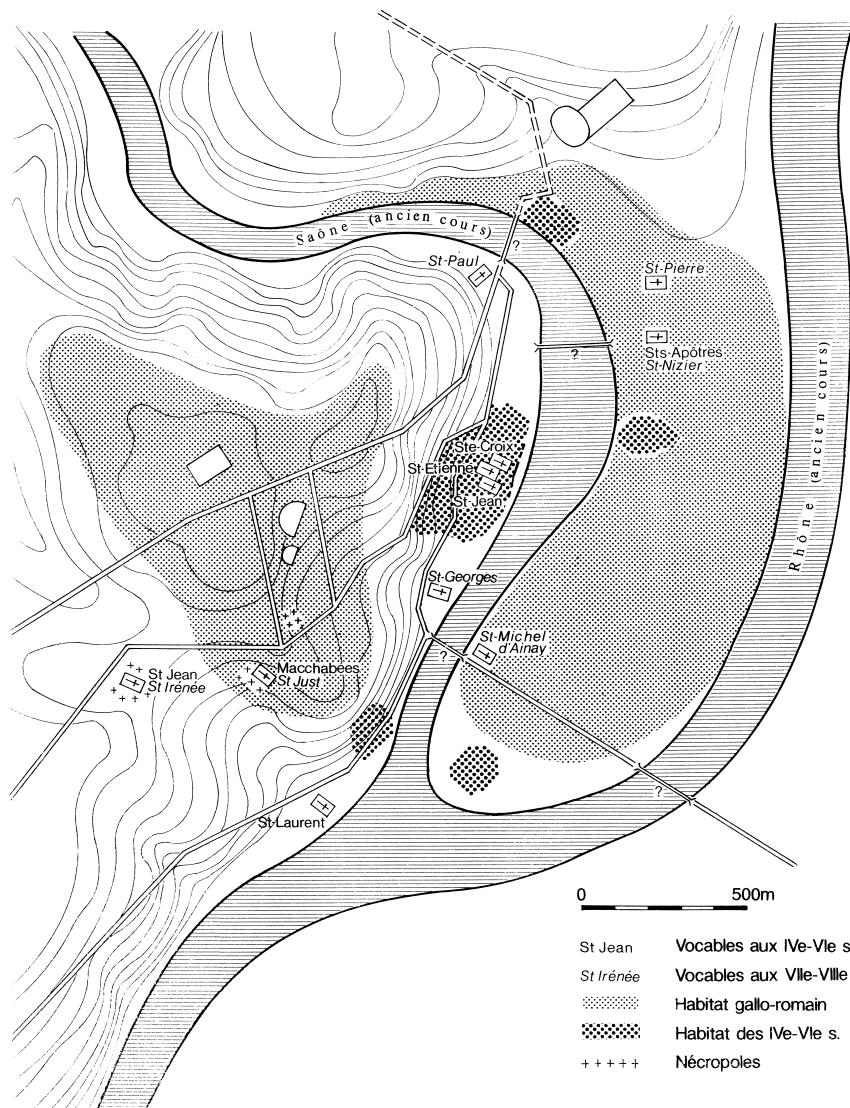


Fig. 1. Plan de Lyon du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle (D. Burnand).

les bras instables envahissent les terres basses, laissées plus ou moins à l'abandon. Des zones habitées (place des Célestins), des lieux de culte (Saint-Nizier, Saint-Michel d'Ainay) sont toutefois attestés, sans que l'on puisse toujours préciser l'évolution dans le temps. Sans vouloir trop insister, il semble que déjà s'amorce la topographie médiévale avec ses trois pôles: la ville épiscopale, le bourg de la presqu'île et les bourgs de Saint-Just et de Saint-Irénée sur la colline.

### Les origines de la ville chrétienne

Il ne s'agit pas ici de refaire la topographie chrétienne de la ville, mais de rappeler quelques faits qui font l'originalité de Lyon en ce domaine, entre le <sup>iv</sup>e et le <sup>v</sup>e siècle (fig. 1).

La prospérité du nouveau quartier de la rive droite de la Saône et le rôle grandissant des évêques de Lyon, comme Justus ou Eucher, incitent l'Eglise à s'installer au coeur de la ville nouvelle, à un endroit où la rivalité avec les cultes anciens était peut-être moins forte. La fouille du groupe épiscopal (fig. 2) n'a pas réussi à mettre en évidence l'*ecclesia* primitive qui se situait sous l'église actuelle de Saint-Jean, sans doute en retrait par rapport à l'abside du <sup>v</sup>e siècle. En revanche, les archéologues ont pu suivre l'évolution du baptistère depuis ses origines au <sup>iv</sup>e siècle: une salle rectangulaire chauffée, bientôt dotée d'une abside et d'une cuve octogonale. Au nord, une salle de réception chauffée par des conduits rayonnants appartenait sans doute à la *domus ecclesiae*. Les fouilles récentes ont donné une idée assez précise du quartier; une voie nord-sud dessert le quartier, plusieurs maisons ont été reconstituées et des thermes dont on peut suivre l'évolution sont installés au sud de la cathédrale actuelle (VILLEDEU, 1990; ARLAUD 1994). Par la densité de l'habitat, par la qualité des constructions, par la présence du groupe épiscopal et de la maison de l'évêque, ce nouveau quartier semble constituer un des poumons de la ville.

Malgré le déplacement de la population, une certaine continuité joue en faveur de la colline de Fourvière où s'installent des *loca sancta*, destinés au culte des saints évêques de Lyon. Ainsi, les chrétiens du <sup>iv</sup>e-<sup>v</sup>e siècle se font enterrer sur les flancs de la nécropole de Trion. A un premier mausolée, abritant la

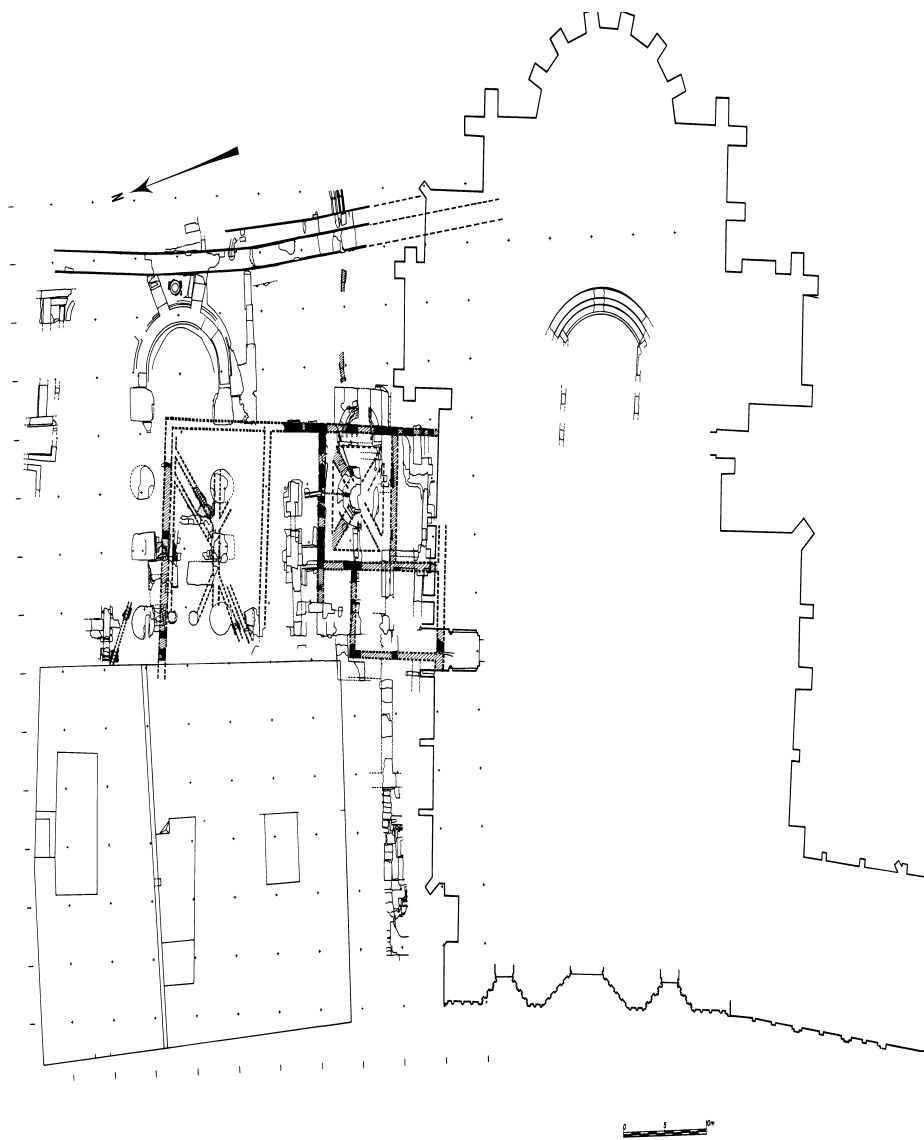


Fig. 2. Groupe cathédral de Lyon (iv<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> siècle) (J.-C. David).

tombe de l'évêque Justus, succède la première basilique des Macchabées, bientôt agrandie au deuxième tiers du Ve siècle et dotée d'un grand transept et d'une abside polygonale (fig. 3). Elle est visitée en 469 par Sidoine Apollinaire qui la considère déjà comme trop petite pour le nombre des pèlerins malgré la présence de cryptoportiques (*Epist.* V, 17). Faute de fouilles exhaustives, la basilique voisine de Saint-Irénée est encore à étudier.

L'abandon de la colline de la Croix-Rousse et de l'amphithéâtre, lieu de mémoire pour les Lyonnais (Martyre des chrétiens en 177) intervient sans doute plus tard. La presqu'île connaît encore, dans l'ancien quartier des Kanabae (quartier d'Ainay actuel), une activité certaine au Bas-Empire avec des activités artisanales ou commerciales; des mosaïques tardives attestent le maintien d'un habitat (BECKER, 1997, p. 13-19). Une *domus* de cette époque a également été mise au jour sous la place des Célestins actuelle. La presqu'île reste mal connue en ce qui concerne les édifices religieux. On sait seulement qu'une basilique *mirae magnitudine* est construite *Athanaco*, c'est-à-dire dans la presqu'île et sans doute à l'emplacement de l'église actuelle de Saint-Nizier (Grégoire de Tours, *GM*, 48).

Ainsi, au milieu du v<sup>e</sup> siècle, le groupe cathédral est déjà fixé à son emplacement définitif, dans le quartier le plus actif de la ville, les basiliques funéraires de la colline sont déjà construites ou reconstruites pour accueillir le nombre grandissant des pèlerins (Saint-Just), et la basilique des Martyrs abrite les cendres des chrétiens qui ont proclamé leur foi, au coeur d'une presqu'île qui est à nouveau exposée à de fréquentes inondations.

### La capitale burgonde

Lyon, capitale burgonde, accueille la cour des rois où se côtoient Romains et Burgondes. Le roi reçoit dans son palais. Il faut avouer notre ignorance même si, à l'aide de textes tardifs C.-R. Brühl, suivi de B. Gauthiez, l'ont situé soit à l'emplacement du palais de Roanne au nord de la cathédrale, soit au centre du quartier Saint-Jean actuel (BRÜHL, 1975, p. 201-222; GAUTHIEZ, 1994, p. 3-38). Faut-il le placer en plein coeur de la ville, ou au contraire à l'écart, comme à Genève et pourquoi pas sur la colline de Fourvière dans un bâtiment antique encore conservé à



Fig. 3. Basiliques funéraires de Saint-Just: vue générale du site.

l'époque, comme par exemple dans l'ancienne caserne de la cohorte urbaine? Tout le monde se retrouve au *forum* dont l'emplacement reste inconnu. Une hypothèse récente le situerait dans le secteur de Saint-Nizier là où l'évêque a pris possession –mais à quelle époque– de vastes terrains, sans doute anciennes propriétés du fisc.<sup>3</sup>

L'habitat suit encore les traditions antiques: ainsi une cour à péristyle a été mise au jour place A. Max, mais les bâtiments perdent leur système de chauffage. Rue Tramassac, les pièces se réduisent en dimensions et la qualité des constructions se détériore. A une époque mal située dans le temps et sans doute plus tard, des fonds de cabane apparaissent dans la presqu'île.

Dans le domaine religieux, si l'on on ne sait rien du mécénat des rois burgondes à Lyon, à l'exception des réalisations de la reine Carétène, la qualité de l'architecture et du décor des nou-

3. Idée de J. Rossiaud, formulée au cours d'une discussion.

veaux lieux de culte est indéniable et dans la continuité avec l'Antiquité tardive.

Le nouveau quartier de la rive droite de la Saône voit son rôle religieux renforcé avec la construction, par l'évêque Patiens, d'une nouvelle cathédrale, en 469, c'est-à-dire à la transition entre le Bas-Empire et les royaumes barbares. Les sondages dans l'abside de la cathédrale sont restés trop partiels et l'on ne peut dans l'état actuel des choses proposer une reconstitution de l'édifice. L'intérêt de ce nouvel édifice tient surtout à la qualité de son architecture (forêt de colonnes en marbre d'Aquitaine, triple portique) et de son décor (caissons dorés du plafond, mosaïques pariétales) décrits par Sidoine Apollinaire (*Epist.* II, 10). La tradition paléochrétienne reste entière dans cette oeuvre qui met en avant le rôle de Lyon dans le domaine de l'architecture religieuse. On s'étonnera alors du faible intérêt porté au baptistère que l'on aurait pu remettre au goût du jour, alors que l'on en conserve soigneusement l'implantation. On manque de date précise concernant la deuxième église du groupe cathédral qui ne prend son emplacement actuel qu'entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle. On ignore presque tout de la *domus ecclesiae*, sinon que la salle de réception au nord du baptistère est plusieurs fois restaurée. On hésitera alors à voir dans la cour à péristyle trouvée au sud de la cathédrale une dépendance de la maison de l'évêque. Plus au sud et en pleine période burgonde, une petite nécropole où se côtoient *Romani* et *Burgudiones* est installée au bas de la colline et en bordure de la voie de Narbonnaise. La basilique Saint-Laurent de Choulans adopte le plan, désormais bien connu à Lyon, des églises à trois nefs, transept et portiques latéraux (fig. 4). Sa monumentalité (50 m de longueur) en faisait un des monuments-phares aux portes de la ville, à l'égal de Saint-Just sur la colline.

La presqu'île pose nous l'avons vu un problème difficile à résoudre, celui de la densité de son habitat. En ce qui concerne les édifices religieux, la basilique funéraire de Carétène aurait été construite au sud à l'emplacement de la future église paroissiale dédiée à Saint-Michel, donc dans l'ancien quartier antique de la presqu'île, qui conserve peut-être un certain rôle, en particulier comme voie de passage est-ouest entre la Saône et le Rhône, alors que l'église des Martyrs à l'emplacement de

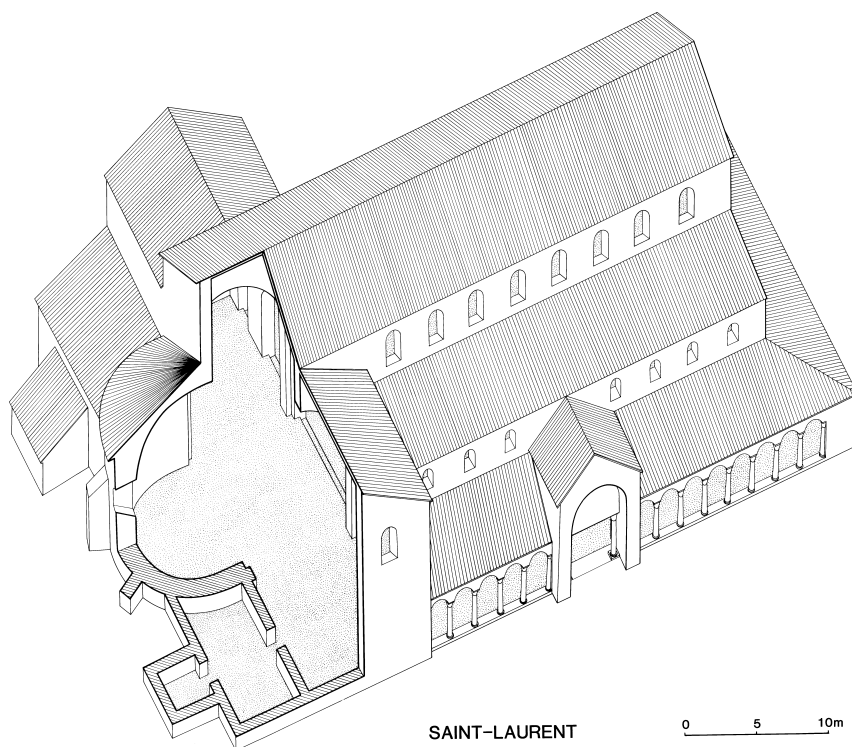


Fig. 4. Reconstitution de la basilique funéraire de Saint-Laurent-de-Choulans (v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle) (J.-C. David).

l'église actuelle de Saint-Nizier, sera au coeur du futur *burgus* médiéval.

Des années 470 à 534, une paix relative et la présence des rois burgondes à Lyon constituent des conditions favorables à un essor de la ville ou, en tout cas, au maintien de ses fonctions politiques, administratives et religieuses, sans que l'on soit vraiment en mesure d'estimer la part du mécénat royal. Si les textes signalent la présence d'un palais, on ignore son emplacement, alors que les fouilles récentes ont montré la qualité des constructions dans le domaine de l'habitat mais aussi et surtout dans le domaine religieux où semble se diriger l'essentiel des investissements.

## *Genève, capitale burgonde*

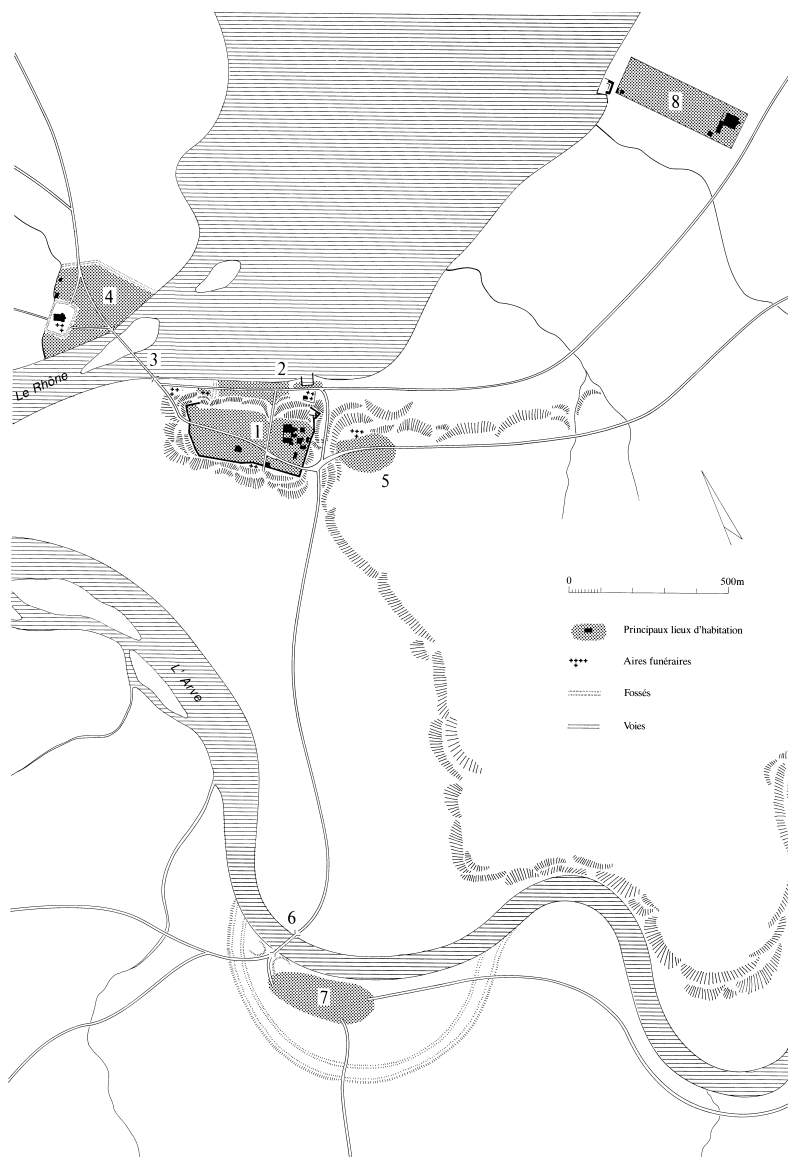
### La topographie urbaine

C'est en 122 avant J.-C. que *Genua* est rattachée à Rome; à cette époque, la ville naissante s'organise en plusieurs agglomérations. L'arrivée des troupes s'est peut-être faite à *Quadrivium* (Carouge), au croisement des voies principales provenant des cols alpins et de l'axe rhodanien. Ce carrefour, le long de l'Arve, est alors fortifié par des fossés et sans doute de puissants murs; un pont franchit la rivière déjà au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. La colline entre l'Arve et le Rhône est bientôt occupée et le long des rives du lac se développent l'habitat et les entrepôts proches du port. Les nombreux pieux qui constituaient un renforcement des berges et une sorte de quai pour l'accostage des bateaux ont fourni des datations dendrochronologiques correspondant à la conquête romaine. Sur la rive droite, un site néolithique et un alignement de menhirs sont à l'origine du quartier devenant une tête de pont que César détruit lors de son passage à Genève, en 58 avant J.-C. (BONNET, 1992).

Au Bas-Empire, l'instabilité des temps incite les habitants à mieux se protéger par une enceinte réduisant la surface de la ville. Ainsi la fortification contourne le haut de la colline et descend jusqu'au lac pour englober la Ville-Basse. Sur le plan d'eau, le système de défense devait être aménagé avec des palissades de bois. Elevée au rang de cité à la fin du III<sup>e</sup> siècle, Genève devient plus importante et son rôle de métropole régionale se renforce: la résidence d'un personnage influent est arasée, puis édifiée à nouveau sur la colline. Cette demeure occupe un point stratégique dominant le port et permet aussi de surveiller le pont sur le Rhône. Il s'agit peut-être du prétoire comme semble l'indiquer un document de 1246 qui mentionne encore l'emplacement de l'ancien bâtiment au nord de la cathédrale (fig. 5).

Les grandes *uillae* suburbaines, comme le tissu intramuros, se transforment et prennent plus d'ampleur. On constate, dans le domaine du Parc de La Grange, que la *pars urbana* est entièrement remaniée et agrandie selon de vastes proportions. La *pars rustica* est également occupée durant le haut Moyen Age et les maisons sont rebâties en bois. A l'extérieur de l'enceinte domaniale, un ensemble remarquable est édifié au bord du lac,





- |                                    |                                      |
|------------------------------------|--------------------------------------|
| 1. Ville-Haute et groupe épiscopal | 5. Monastère Saint-Victor            |
| 2. Ville-Basse et port             | 6. Pont sur l'Arve. Porte            |
| 3. Pont sur le Rhone               | 7. Carouge. <i>Villa</i> burgonde    |
| 4. Eglise Saint-Gervais            | 8. <i>Villa</i> du Parc de La Grange |

Fig. 5. Plan topographique de Genève (v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle) (A. Peillex).

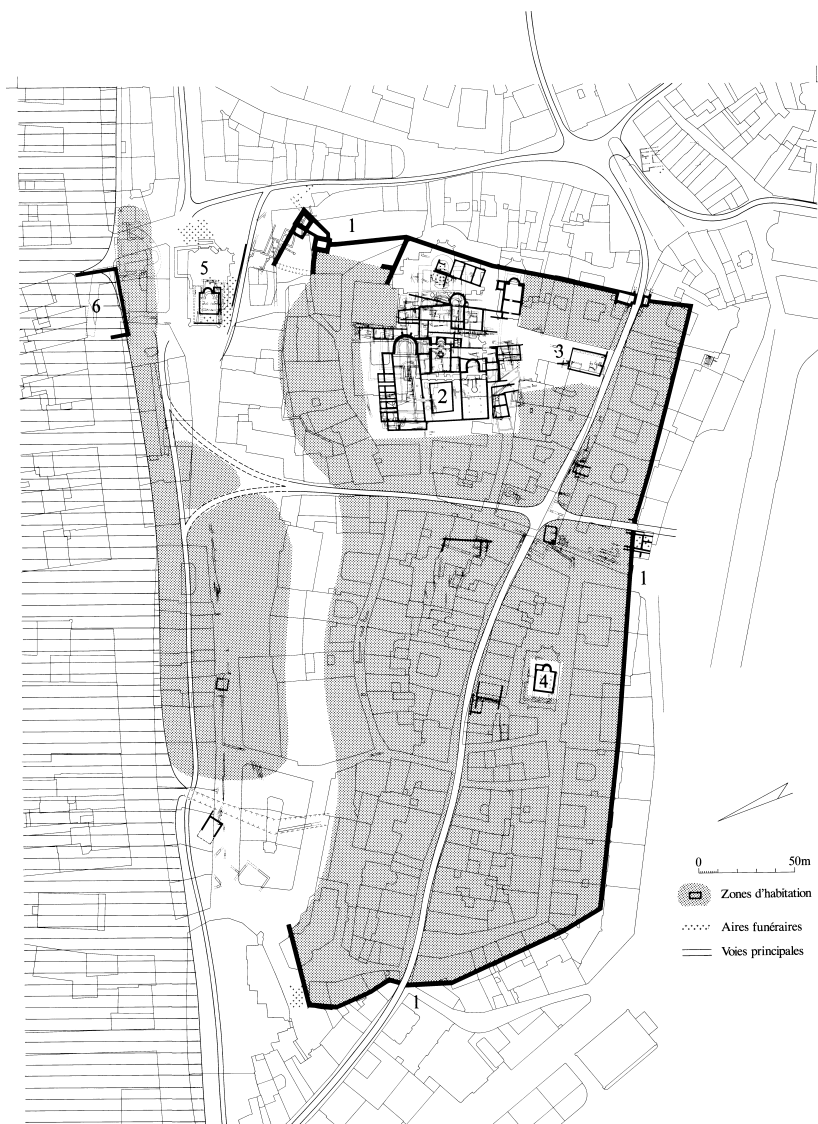
sans doute pour les besoins d'un port privé. Dans le noyau urbain, on retrouve aussi les traces d'interventions tardives qui modifient les aménagements antérieurs avec une concentration des habitations. Le port principal et son quartier, comme celui de Saint-Gervais sur la rive droite et son temple, vraisemblablement plus touchés par le passage des Alamans (260-277), sont presque entièrement reconstruits (BONNET, 1989).

### Les origines de la ville chrétienne

Au détriment de l'une des ailes de la résidence qui dominait la Ville-Basse, est établie une première église dont les murs sont élevés en *opus africanum*. Le baptistère adossé au choeur du monument et les cellules rangées le long de son mur latéral nord semblent constituer un complexe architectural développé, centre religieux de la communauté chrétienne vers 380. L'évêque dispose probablement d'une résidence à côté de laquelle est bâtie une chapelle. Les ecclésiastiques ne sont pas très nombreux au vu des dimensions restreintes du *presbyterium* de l'église. Cependant, certains d'entre-eux vivent dans des habitations séparées comme les premiers ermites ou les moines d'Égypte (BONNET, 1996).

Quelques décennies plus tard, le groupe épiscopal comporte deux églises cathédrales accessibles par un *atrium*. À l'est de cette cour à portique, le baptistère est déplacé pour devenir le centre de la nouvelle composition architecturale. Des salles de réception très spacieuses sont aménagées en divers endroits; si ces locaux sont utilisés comme salle à manger ou pour des réunions des clercs, il est certain que la richesse du décor de mosaïque d'une grande salle liturgique ouverte sur le *presbyterium* de la cathédrale sud traduit les multiples fonctions de l'évêque, devenu le personnage le plus important de la cité. D'autres maisons plus luxueuses entourent le centre religieux sans qu'il soit possible de reconnaître les limites des propriétés épiscopales (BONNET, 1993).

Autour de la ville s'étendent des aires funéraires dans les ruines des bâtiments du Haut-Empire; plusieurs mausolées signalent l'emplacement des tombes honorées; ils sont placés près des voies les plus fréquentées. La croissance démographique peut



- |  |                           |
|--|---------------------------|
| 1. Enceinte réduite                        | 4. Eglise Saint-Germain   |
| 2. Groupe épiscopal                        | 5. Eglise de La Madeleine |
| 3. Grande salle près de la porte orientale | 6. Port                   |

Fig. 6. Ville-Haute et Ville-Basse (v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle) (A. Peillex).

être vérifiée aussi bien en zone urbaine que rurale où les nécropoles se développent sur des surfaces assez considérables. Malgré la proximité des cimetières entourés de haies, de palissades ou de clôtures de moellons, l'habitat se fixe aussi hors-les-murs (BONNET et SANTSCHI, 1986).

### La capitale burgonde

L'arrivée des Burgondes et le choix de Genève comme première capitale ne semble pas beaucoup changer l'organisation urbaine. Toutefois, d'autres fossés sont creusés à Carouge où se trouve la *uilla* dans laquelle Sigismond fut acclamé roi en 516, vraisemblablement par l'armée qui est toujours cantonnée dans cette agglomération. Durant la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle ou au début du vi<sup>e</sup> siècle, plusieurs chantiers sont également attestés dans le groupe épiscopal et sur la colline; une population active est aussi présente dans la Ville-Basse du port jusqu'au pont sur le Rhône. Quant au quartier de Saint-Gervais, on y observe là encore les vestiges de nouvelles constructions. On peut donc considérer que la division de la ville antique en plusieurs centres urbains se maintient durant la période burgonde et que les fonctions différenciées des principaux quartiers confirment cette continuité (fig. 6).

La cathédrale nord est agrandie et les aménagements liturgiques sont rendus plus imposants par une *solea* dont les solides fondations restituent une barrière et peut-être une colonnade (fig. 7). Le baptistère est entièrement repris, son plan allongé témoigne d'un choix architectural comprenant des arcatures élevées le long des murs latéraux; alors que, vers l'est, les épaulements et l'abside arrondie sont soulignés avec des arcs portés par des colonnes doubles. Un pavement de mosaïques et la diversité des décors de stuc qui ornent la partie orientale du monument ainsi que le *ciborium* révèlent la richesse, jusque là insoupçonnée, du complexe monumental. Les parois et le fond de la cuve baptismale sont revêtus de plaques de marbre alors qu'un dispositif encastré ménagé au centre du bassin un système d'alimentation sous pression. Les canalisations en bois et un tuyau de plomb utilisent la déclivité pour créer un jet d'eau nécessaire au baptême par immersion.



1. Enceinte réduite
2. Cathédrale nord
3. Cathédrale sud
4. Baptistères

5. Atrium
6. Résidence épiscopale
7. Chapelle de l'évêque
8. Résidence épiscopale. Chapelle

Fig. 7. Plan schématique du groupe épiscopal (A. Peillex).



Fig. 8. Découverte de l'une des salles de réception de l'évêque.

Les salles installées autour des édifices de culte disposent souvent d'un chauffage par air chaud diffusé à travers des canaux rayonnants (fig. 8). En plusieurs endroits, ces bâtiments annexes paraissent avoir subi un feu violent; on est ainsi en droit de supposer que les guerres fratricides entre Godegisèle et Gondebaud ont ravagé une bonne partie de la Ville-Haute en 500-501. Ces troubles ont été suivis par une rapide reconstruction, comme le mentionne l'inscription de Gondebaud (BUJARD, 1983), mais aussi les nombreuses reprises, notamment la division en deux des trois plus grandes salles de réception, après la pose d'une nouvelle toiture. Il est possible que les mosaïques de la salle méridionale soient restaurées peu après le conflit.

Du côté oriental, près de l'enceinte de la ville, la résidence de l'évêque est encore occupée. Elle est constituée, sous la royauté burgonde, d'une vaste salle chauffée prolongée par une pièce plus petite. Des bâtiments en bois la bordaient et dans l'une des annexes a été retrouvée une quantité de céréales carbonisées. Un matériel de qualité a également été inventorié; on peut noter plus particulièrement de la céramique estampée grise (DSP),



Fig. 9. Vue générale des fouilles dans l'église Saint-Gervais.

souvent avec le motif du chrisme, et une matrice de plomb d'une fibule anglo-saxonne. La chapelle privée associée à l'habitation de l'évêque est probablement agrandie à l'ouest durant la même période.

Si nous sommes assez bien renseignés sur l'ensemble épiscopal, l'hypothétique palais des rois burgondes n'a pas encore pu être localisé. Louis Blondel avait cru en reconnaître les ves-

tiges près de la cathédrale mais la découverte récente de plusieurs édifices associés certainement au centre religieux ne confirme pas cette hypothèse (BLONDEL, 1959). Près de la porte orientale de la cité ont été mis au jour les restes d'une nouvelle salle de grandes dimensions. L'édifice n'a pas pu être entièrement reconnu, pourtant son orientation n'appartient pas au groupe épiscopal. Certes, on pouvait y accueillir des visiteurs désirant rejoindre la cathédrale. S'agit-il d'une demeure beaucoup plus importante, peut-être un palais? Il faudra d'autres fouilles archéologiques pour préciser ces données. Cependant, rappelons aussi que Sigismond semble résider à Carouge et que sa *uilla* lui a, pour un temps, servi de palais.

La fondation de l'église Saint-Victor par la princesse Sédéleube, fille de Hilpéric II, ou par la reine Theudesinda, femme du roi Godegisèle, vers 470-490, intervient dans une aire funéraire, le long de l'une des voies d'accès à la ville. L'archéologie ne nous fournit que peu d'éléments pour restituer les constructions qui se sont élevées à l'emplacement de l'un des monastères les plus célèbres de Genève. En revanche, sur les rives du lac, à côté du port, l'église de La Madeleine a fait l'objet de recherches dès 1914. Dans une nécropole du Bas-Empire est aménagé un petit édifice funéraire semi-hypogé; sans doute au début du VI<sup>e</sup> siècle, cette *memoria* est à l'origine d'une église dans laquelle se multiplient les inhumations. L'édifice est transformé en annexe, ouverte sur la nef à côté de l'abside. Le sanctuaire est modeste avec un plan presque carré de 10 m de côté mais il sera sans cesse transformé (BONNET, 1977).

Les proportions de l'église Saint-Gervais sont beaucoup plus impressionnantes, avec près de 40 m de longueur (fig. 9). La profondeur des fondations permet de restituer une élévation qui marquait la rive droite du Rhône. Le plan cruciforme du monument est très élaboré: sous le choeur était établie une crypte accessible par un escalier axial; dans la chambre funéraire, un décor peint à la fresque est préservé en quelques endroits. Il a été possible de dégager une quantité de blocs réemployés appartenant à un mausolée ayant précédé la construction de l'église. Une tombe privilégiée placée dans le mausolée paraît avoir motivé la création de la crypte et du vaste sanctuaire, à l'intérieur duquel sont bientôt aménagées des sépultures *ad sanctos*. Au voisinage



du cimetière extérieur, un bâtiment de plus de 15 m de longueur doit appartenir à l'une des demeures aristocratiques de l'agglomération qui reste encore à découvrir (BONNET et PRIVATI, 1991).

Ces remarques démontrent que la Genève burgonde est à associer à l'Antiquité tardive et que son développement urbain n'a rien à envier à d'autres cités marquées par la tradition romaine. Pourtant, durant le Haut-Empire, la ville n'a qu'un statut de *uicus* même si sa position géographique a largement facilité les échanges. C'est la perte de prestige de la ville voisine de Nyon, la *Colonia Iulia Equestris*, qui va renforcer la position de Genève dont les fortifications deviennent un atout. Le choix des rois burgondes est sans doute lié à cette réalité mais aussi aux étapes de la prise de contrôle du territoire.

*Université de Genève  
Université Lumière II - Lyon*

### *Bibliographie*

- ARLAUD, C. *et alii* (1994), *Lyon, Saint-Jean, les fouilles de l'îlot Tramassac*, D.A.R.A., 10.
- BECKER, C. (1997), "Les découvertes archéologiques dans le quartier d'Ainay", *L'abbaye d'Ainay. Légendes et histoire*, Musée historique de Lyon, p. 13-19.
- BESSON, M. (1906), *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion et leurs premiers titulaires jusqu'au déclin du VI<sup>e</sup> siècle* (Fribourg-Paris).
- BLONDEL, L. (1959), "Le prieuré Saint-Victor, les débuts du christianisme et la royauté burgonde à Genève", *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, XI, (1958), p. 211-258.
- BÖHNER, K. (1978), "Bonn im frühen Mittelalter", *Bonner Jahrbücher*, 19, p. 394-426.
- BONNET, Ch. (1977), *Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève*, Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, VIII, série in-4 (Genève).
- BONNET, Ch. (1992), "Aux origines de Carouge", *Carouge* (Genève), p. 13-20.
- BONNET, Ch. (1993), "Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1973-1993)", *Cahiers d'archéologie genevoise*, I (Genève).
- BONNET, Ch. (1996), "Habitat des premiers clercs dans le groupe épiscopal de Genève", *Wohn- und Wirtschaftsbauten frühmittelalterlicher Klöster, Internationales Symposium, 26.9-1.10.1995 in Zurzach und Müstair* (Zürich), p. 11-16.

- BONNET, Ch. *et alii* (1989), "Les premiers ports de Genève", *Archéologie suisse*, 12, 1989.1, p. 2-24.
- BONNET, Ch. et PRIVATI, B. (1991), "Les origines de Saint-Gervais, Recherches archéologiques", *Le temple de Saint-Gervais* (Genève), p. 3-26.
- BONNET, Ch. et SANTSCHI, C. (1986), "Genève", in GAUTHIER, N. et PICARD, J.-Ch. (éds.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. III, Provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles (Viennensis et Alpes Graiae et Poeninae)* (Paris), p. 37-48.
- BRÜHL, K.-R. (1975), "Lyon (Lugdunum civitas Lugdunensium) et Vienne (Vienna, civitas Viennensium)", *Palatium und Civitas*, I (Cologne), p. 201-222.
- BUJARD, J. (1983), "L'inscription de Gondebaud et la porte du Bourg de Four à Genève", *Nos monuments d'art et d'histoire*, XXXIV, p. 306-313.
- COVILLE, A. (1928), *Recherches sur l'histoire de l'église de Lyon du V<sup>e</sup> siècle au IX<sup>e</sup> siècle (450-800)* (Paris).
- DEMOUGEOT, E. (1979), *La formation de l'Europe et les invasions barbares* (Paris).
- GAILLARD DE SEMAINVILLE, H. (éd.) (1995), *Les Burgondes, Apports de l'archéologie, Actes du colloque international de Dijon, 5-6 novembre 1992* (Dijon).
- GAUTHIEZ, B. (1994), "La topographie de Lyon au Moyen Age", *Archéologie du Midi médiéval*, 12, p. 3-38.
- MARTIN, P.-E. (1910), *Etudes critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne, 534-715* (Genève-Paris).
- MUSSET, L. (1969), *Les invasions: Les vagues germaniques*, Nouvelle Clio, 12 (Paris), p. 111-115.
- REYNAUD, J.-F. (1996), "Recherches nouvelles d'archéologie lyonnaise", *Bulletin de la Société Historique, Archéologique et Littéraire de Lyon*, XXVI, p. 53-57.
- REYNAUD, J.-F. (1997), *Lugdunum christianum. Lyon du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle: Topographie, nécropoles et édifices religieux*, Documents d'Archéologie Française (Paris).
- VILLEDIEU, F. (1990), *Lyon, Saint-Jean, les fouilles de l'avenue A. Max*, D.A.R.A., 3.
- WOLFRAM, H. (1995), "Les Burgondes, faiblesse et pérennité", *Les Burgondes. Actes du colloque international de Dijon, 5-6 novembre 1992*, GAILLARD DE SEMAINVILLE, H. (éd.), (Dijon) p. 23-30.